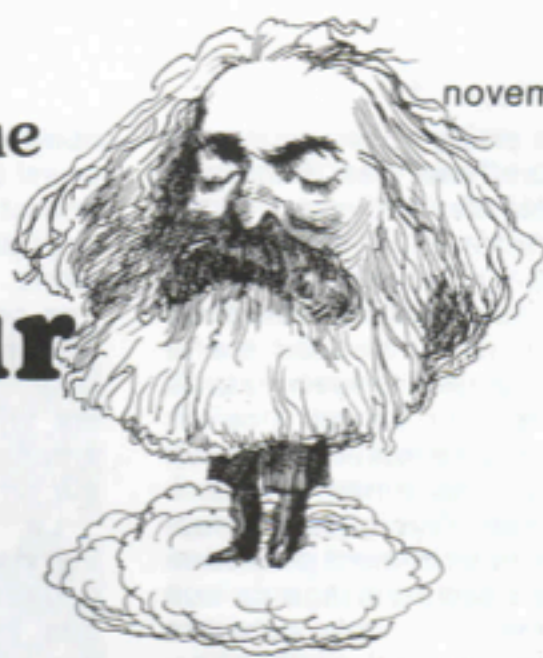


mouvements sociaux et lutte politique

La fin du moteur à deux temps



Les mouvements, le Parti. Les aspirations, les besoins radicaux ; la Révolution. Les luttes, la prise du pouvoir. Dans ce petit jeu des singuliers et des pluriels, nous sommes plus que jamais empêtrés. Y en a marre, c'est vrai, de l'échéance unique à quoi on sacrifie tout (genre 78). N'empêche que, chacun dans son coin, on est bien faible. Entre le « partir de soi » et le « c'est tous ensemble qu'il faut frapper », arriverons-nous jamais à accorder nos violons, avant qu'un grand chef d'orchestre ne remette chacun à sa place ? Sans apporter de réponse (ce serait vraiment la révolution dans *Partis Pris*), on peut faire quelques constats et réfléchir un peu.

Mars 1871 : les ouvriers parisiens qui rêvaient de la revanche de Juin 48 partent à l'assaut du ciel, en compagnie des boutiquiers. Les paysans ne suivent pas. Le motif de l'insurrection ? On a voulu leur piquer les canons qu'ils s'étaient payés pour combattre les Prussiens.

1945 : deux montagnes pèsent sur le peuple chinois : le colonialisme et le féodalisme. « Et une troisième montagne sur les femmes : le pouvoir patriarcal », précise Mao. Mais si le PCC devient hégémonique, c'est qu'il conduit la lutte contre le Japon. Après, pour le féodalisme et le colonialisme, ça va tout seul. Pour le socialisme, y a encore des problèmes. Et les femmes ? Ben... Moralité : les révolutions rassemblent des gens aux mobiles bien divers, qui s'enflamment pour des motifs inattendus, et la suite n'est pas très claire. Au bout d'un siècle d'expériences, on doit bien convenir que quelque chose cloche dans l'articulation de ces trois moments.

Oppression/explosion

On disposait pourtant d'un schéma simple. Il y a une contradiction entre deux classes : prolétaires et capitalistes. Les seconds exploitent les premiers, tant qu'à la fin les premiers les renversent et instaurent un ordre sans exploitation. Oppression/explosion : tel est le moteur de l'histoire. Le sujet, le motif et la fin de la révolution sont bien clairs : elle est prolétarienne = anticapitaliste = communiste. Que de fois n'ai-je pas écrit ces mots les uns pour les autres ? Eh bien, au risque de passer pour liquidateur, je dois dire mon accord avec le jugement de J. Tercé (*P.P.* d'octobre) : « La Révolu-

tion Prolétarienne : un mythe conservateur », et ma gratitude envers le mouvement des femmes qui a fait voler ce mythe en éclat. Et pourtant je crois rester fidèle à Marx : « J'appelle communisme le mouvement réel qui abolit l'état de chose existant » (1); à Lénine qui prônait une « révolution populaire réelle » contre « l'antithèse scholastique révolution prolétarienne/révolution bourgeoise » (2), à Mao pour qui « là où il y a oppression, il y a résistance ». Mais : à état de choses compliqué, mouvements divers, et ces mouvements ne convergent pas forcément en un « bloc populaire ». Les « contradictions au sein du peuple » sont aussi, ne n'oublions jamais, des

oppressions au sein du peuple, qui appellent une résistance contre le peuple, ou du moins une bonne moitié : vous voyez ce que je veux dire.

L'immense avantage de la thèse du « sexage » (3), comme mode spécifique d'exploitation, sous forme d'appropriation complète, sans limite juridique, publique et privée, d'une classe dans son ensemble (les femmes) par une autre dans son ensemble (les hommes), c'est que, sans perdre aucun acquis du matérialisme historique, mais au contraire en le retournant contre ses mésusages, elle a fait voler en éclats le mythe de la contradiction unique (ou tellement « principale ») du moteur à deux temps. D'abord et surtout, en redonnant à une classe opprimée sa conscience de soi, elle a déchiré le mensonge de toute classe dominante qui (hommes ou bourgeois) cherche à présenter comme division naturelle des tâches ce qui est rapport d'exploitation. Mais aussi elle a rouvert le champ immense de ce que Marx appelait « l'émancipation de l'humanité ».

A vrai dire, le moteur à deux temps était déjà devenu, grâce à la critique pratique du stalinisme par la révolution culturelle chinoise, un jeu archi-



complicé de pistons : on avait compris qu'il ne suffisait pas d'abolir la seule propriété des moyens de productions, mais que le rapport ouvriers/patrons lui-même se diffractait en un monstrueux arc-en-ciel de rapports oppressifs : pouvoir sur le processus de travail, pouvoir sur la division sociale du travail, pouvoir dans l'Etat, dans l'école, dans la culture, dans l'aménagement du territoire, etc. Toile d'araignée de rapports oppressifs infiniment plus complexes que le simple partage du sur-travail, même si, "en dernière analyse", c'est bien autour des conditions de la production de l'existence qu'on se bat. Mais on avait oublié que la première de ces conditions, c'est le rapport de l'homme à la femme, et que, de ce rapport non moins fondamental, dérive — avec aussi toute leur autonomie — encore bien d'autres types d'oppressions : oppression des enfants, des homosexuels, etc. Et c'est contre tous les brins de ces filets hideux qui se combinent, se mélangent, se renforcent les uns les autres, que nous avons réappris à hurler.

On a 1000 + 1 raisons de se révolter

(D'où le "s" de *Partis Pris*) ! Mille et une raisons de se révolter, ça fait une majorité ? Eh bien, pas du tout. Les révoltes ne peuvent s'additionner que de deux façons : dans l'abstraction des votes d'opposition (70 % des 40 % d'ouvriers qui "ont compris" + 50 % des 50 % de femmes qui "n'en veulent plus", + ...), ou dans la construction, à partir des luttes, d'un "bloc populaire concret". La première stratégie a largement échoué, comme prévu : depuis le temps qu'on disait que le "front des mécontents" menait à la défaite. Seulement voilà : qu'est-ce qu'un "bloc populaire révolutionnaire concret" ? Mille et un mouvements qui partent de leur révolte : ça ne fait pas forcément un large fleuve balayant tout sur son passage. Ça peut faire mille et un rancœurs, corporatismes, désespoirs. Or, en face de nous il y a un bloc, un Ordre compact, fait de bric et de broc certes, mais soudé dans la solidarité de "tous ceux d'en haut". Ce bloc, on l'a à tort baptisé "Capital", "Etat", voire "Capitaliste Monopoliste", "Firmes multinationales", comme si, en restreignant la silhouette de l'ennemi, on élargissait le camp de nos amis. Il y a bien sûr une idée juste : cet ordre a un centre, il y a un "bloc au pouvoir" dans l'édredon des "dominants". Au centre de la toile d'araignée, quelques uns plus particulièrement pèsent de façon décisive sur nos destins individuels.

On a trouvé récemment une personification commode de ce centre : la Commission Trilatérale. Soit. Mais qu'est-ce que cette commission ? Un

comité de capitalistes ? N'est-ce pas aussi un comité d'hommes ? De technocrates ? de nucléocrates ? etc.

Si diverses que soient nos oppressions, elles semblent conspirer en une orchestration unique. Et nous ? Comment ne pas être ce petit "Tambour" du film qui hurle à en casser les vitres, mais, seul, ne peut pas empêcher la barbarie de se refermer sur lui ? Comment hurler en cœur ?

La réponse traditionnelle des marxistes consiste à réprimer les couacs : puisque l'ennemi est unique, toutes nos révoltes ne sont que des cas particuliers d'une lutte plus générale : contre l'extorsion de la plus-value. Ainsi, les femmes sont certes exploitées, mais par le capital, la technologie est dangereuse, parce que manipulée par le capital monopoliste, etc. Toute lutte partielle qui ne viserait pas "l'adversaire principal" serait donc pure diversion. Résultat : à force de dire aux gens qu'ils ne révoltent pas correctement, on perd la force de leur révolte... ou on se retrouve complètement isolés. Ce qui est arrivé respectivement au PCF et à l'extrême gauche organisée en 1978.

Il faut donc dire une bonne fois pour toutes : les femmes auraient raison de se révolter contre les mecs, même si le sexage ne servait strictement à rien au capitalisme. Et de même on aurait raison de refuser la nucléarisation, le despotisme technologique, etc. Mais attention :

Tout ce qui profite de ce qui bouge n'est pas rouge

Il y a un tas de mecs, hauts fonctionnaires, technocrates, qui nous disent : « *Comme vous avez raison d'être autogestionnaires, décentralistes, féministes, régionalistes, etc... Vous êtes le sel de la terre, les innovateurs sociaux ! Mais laissez-nous nous charger de maintenir un certain équilibre, car vous savez bien que, lorsque des révoltés arrivent au pouvoir, c'est le fascisme* ».

Qui sont ces hommes (et quelques femmes) ? Avant tout des fractions de "ceux d'en haut" qui ne tirent pas tous les avantages de la configuration actuelle des "toiles d'araignée". Ils ont le savoir : mais ceux qui règnent ont l'argent, ou les postes. Entre le bloc au pouvoir actuel et le bloc révolutionnaire en pointillés, il y a place pour un autre bloc qui emprunte ses éléments aux deux premiers : celui que cherche à refondre une fraction de ceux d'en haut, en s'appuyant sur la révolte de ceux d'en bas. Ils font parler d'eux : Michel Rocard, Edmond Maire. Ils ont leurs théoriciens : M. Duverger, A. Tourraine. Dans *Partis Pris*, on a souvent cartonné leurs manigances (4). Mais nous ne devons jamais oublier ce qui fait leur force :



— Ils semblent représenter une bonne partie du contenu de nos révoltes ;

— Ils les polarisent sur la question du pouvoir en se présentant en médiateurs de nos mouvements désordonnés.

C'est pourquoi il serait parfaitement vain, pour les contrer, de se rallier à des hommes qui incarnent le refus de nos aspirations, ou encore de se contenter d'exalter nos mouvements séparés, de hurler à la "récupération" (par Rocard ou par le mouvement d'à côté).

Soyons clairs : je suis désemparé devant la façon dont certains de mes amis, de mes camarades se retrouvent de fait enrôlés derrière une de ces bannières qui se disputent la gauche réformatrice. Derrière ceux qui, les Maire et les Rocard, au nom des "nouveaux mouvements" (que ces messieurs berneront quand ils arriveront au pouvoir), bradent les intérêts des travailleurs et en particulier des plus exploités, ou derrière ceux qui, au PCF et au CERES, au nom des "principes immortels" ("la défense de la classe ouvrière" et même... "de la patrie"), principes que ces autres messieurs se préparaient à brader en 76-77 (5), crachent sur les aspirations montantes depuis 68 à balayer toutes les structures oppressives du



(mais alors il ne faut pas se plaindre que le monde se noie...).

Et si on y croit ?

Si on croit encore qu'à force de lutter on arrivera d'abord à faire reculer la bête, ensuite à l'abattre, et si on ne croit plus au moteur à deux temps, alors il faut complètement repenser le rapport entre "les mouvements" et "le Mouvement" (celui qui abolit l'état de choses existant). D'abord il faut balancer les fameuses "centralisations" toutes faites, et repartir de chaque oppression, de chaque exploitation particulière. Laisser s'exprimer toutes les révoltes, et construire pour elles de nouveaux espaces de libertés : lieux, radios, journaux, fêtes, etc. Aller jusqu'au bout de leur portée subversive, pour savoir "pourquoi nous combattons" (pas seulement contre la plus-value, mais déjà contre la technique aliénante, contre le sexage, etc...).

Ensuite, tisser la "contre-toile", la "contre-culture" révolutionnaire. Comprendre (et c'est le plus difficile) pourquoi diable l'émancipation du prolétariat émanciperait l'humanité, pourquoi la libération des femmes émanciperait les mecs. Ça, ça implique une formidable lutte contre soi-même, contre les fameux « intérêts » compensateurs » (6) que l'Ordre actuel offre à chacun d'entre nous sur le dos des autres. Il nous faut inventer de nouveaux désirs, exactement cernés par le refus non d'opprimer les autres (danger d'idéalisme catho), mais par le refus des autres d'être exploités, opprimés. Les capitalistes, les féodaux et les bureaucrates de tous pays s'arrangent bien entre eux, pourquoi pas nous ?

Tâcher que se construise le projet, l'idéologie révolutionnaire, où se réconcilieraient toutes les révoltes, de sorte que chacun « partant à l'assaut du ciel », se sente et se sache effectivement porter de l'intérêt de tous, tel est le meilleur travail que puisse faire une revue comme *Partis Pris*. Ça prendra du temps... et ça ne suffira pas.

Car rappelons-nous les leçons de l'Histoire : ce n'est jamais sur le projet « officiel » que démarrent les révolutions, que se soudent les blocs sociaux révolutionnaires ou même réformateurs. Rappelons-nous les canons de Montmartre, ou même l'affaire Dreyfus (cette fois au profit des modernistes de l'époque). Nous ignorons sur quel défi nous aurons à relever le gant.

Il existe de ces moments dans l'Histoire où se cristallise, autour d'une bataille politique, l'affrontement entre les visions du monde rivales. Le risque est énorme que l'enjeu immédiat épuise le contenu de la lutte : socialiste, on mène une lutte d'indépendance nationale... et on se retrouve simple nationaliste. J'ai longtemps cru que le mouvement

ouvrier, face à la crise, assumerait la direction d'une révolte générale contre le capitalisme. Mais en ne luttant que pour des objectifs économiques, on peut tomber dans l'économisme, si on ne restitue pas le combat dans une « contre-culture » comme celle dont je viens de parler.

Reste que ce n'est pas une culture qui livre une bataille politique : mais des hommes et des femmes qui, au nom de cette idéologie, livrent une bataille concrète. Et tous les groupes sociaux ne sont pas aussi bien placés pour en assumer la direction. Par « direction » je veux dire : la capacité de formuler des exigences, des propositions, telles que tous les autres pensent : « *Oui, c'est bien ce qu'il faut, c'est bien ça que nous voulons, appuyons cette exigence.* »

Ce rôle de direction, sur tous les aspects de la vie privée et sociale, je crois encore que conjointement, et avec toutes les contradictions (internes et mutuelles), seuls le mouvement ouvrier et le mouvement des femmes peuvent le porter, parce qu'il jaillissent des rapports sur lesquels est fondée l'existence même de notre société. Mais cela n'ôte rien à l'importance que pourront prendre, dans la maturation d'un bloc populaire, les initiatives de batailles portées par d'autres mouvements : par les écologistes par exemple, ou pour les droits de l'homme face au « vichisme rampant » du régime giscardien.

Reste enfin que, quand on passe à la bataille politique, surtout quand elle implique la convergence de plusieurs mouvements, on ne peut plus se contenter d'une « atmosphère culturelle », d'un « consensus idéologique révolutionnaire ». Les questions de définition des objectifs, de tactique, d'alliance, se posent. Et donc, **inévitablement**, se posent les questions d'organisation, pas seulement pour l'efficacité, mais aussi pour la clarté, pour la démocratie dans l'action.

C'est déjà pas facile dans chaque mouvement, mais si en plus il n'appartient pas naturellement à un seul mouvement (et donc à « son » parti) de diriger tous les autres, comment faire ? Comment concevoir des structures de proposition, de coordination, de décision, recevant le consensus de tous parce que recueillant les aspirations de tous ? Bon, j'ai déjà dépassé la place à laquelle j'avais droit. □

Alain Lipietz

1) *L'idéologie allemande.*

2) *L'Etat et la Révolution.*

3) Voir les débats autour de l'article de Colette Guillemin, dans *P.P.* numéros 8, etc.

4) « L'offensive des Nouveaux Socialistes », *P.P.* numéro 4.

5) Rappelons les gages de responsabilités que donnait alors le PCF, et le « compromis géographique » avec la RFA que proposait Chevènement.

6) Selon l'expression de R. Bahro (voir *P.P.* numéro 12), qui pense surtout au salaire des cadres... Mais n'oublions pas le sexisme ouvrier !

vieux monde. Les débats pourris sur le "Projet socialiste" (faut le lire !) semblent polariser aussi l'émouvance gauchiste !

Je comprends que, face à ce panier de crabes, chaque mouvement ait tendance à se replier sur soi, sur la lutte contre son oppression spécifique. Mais, outre que ça ne garantit nullement contre toute manipulation, le risque est double. D'abord l'isolement. Le contraste entre le mouvement de soutien au Larzac et celui aux Sonacotra ne vient pas seulement du "racisme français". Dès 73, les Larzac ont su s'ouvrir, s'assumer comme porteurs d'un mouvement **plus vaste** que le leur (paysans, antimilitaristes, occitanie, etc.), ce qui ne leur a jamais fait perdre la maîtrise de leur lutte. Tandis que l'attitude de la coordination Sonacotra en 76 a découragé bien des militants français qui se sentaient "solidaires". Mais le "manque à gagner" est peut-être plus grave encore. Car ce qui est alors nié, c'est l'idée même d'une convergence où s'aboliraient tendanciellement nos contradictions, dans le projet d'une société réconciliée où nous aurions **tous** triomphé de **tout** ce qui nous opprime.

Ce que justement on appelait "communisme". On peut ricaner, ne pas croire en cette "terre promise"